

Premier document du Movimento di Lotta femminile (Padoue, 1971)

Traducteur : Andrea Cavazzini



Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Édition électronique

URL : <http://grm.revues.org/832>

ISSN : 1775-3902

Référence électronique

« Premier document du Movimento di Lotta femminile (Padoue, 1971) », *Cahiers du GRM* [En ligne],
10 | 2016, mis en ligne le 07 décembre 2016, consulté le 29 décembre 2016. URL : <http://grm.revues.org/832>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© GRM - Association

Premier document du Movimento di Lotta femminile (Padoue, 1971)

Andrea Cavazzini

Ces observations visant à définir et à analyser la « question féminine » repèrent le noyau de cette question dans la totalité du « rôle de la femme » que la division capitaliste du travail a produit.

Nous nous concentrons dans ce texte sur la figure de la « femme au foyer » (*casalinga*) en tant que figure centrale de ce « rôle », tout en impliquant que toutes les femmes qui travaillent en dehors du foyer restent en dernière instance aussi des « femmes au foyer ».

Afin de mener cette analyse, il a fallu d'abord étudier rapidement la manière dont le capital a produit tant la famille [actuelle] que la femme au foyer à travers la destruction de la famille-groupe ou famille-communauté qui l'a précédé. Nous nous proposons en outre de prolonger ces remarques autour du « rôle de la femme » par l'analyse de la figure de la femme qui travaille à l'extérieur du foyer, sans laquelle cette analyse serait incomplète.

Ces dernières années, de nombreux mouvements féminins se sont développés, notamment dans les pays capitalistes-avancés – des mouvements présentant des aspects différents, allant de l'identification de la question féminine avec une sorte de lutte naturelle ancestrale entre les hommes et les femmes vue comme une lutte entre deux espèces biologiques jusqu'à la reconnaissance de la question féminine en tant qu'articulation spécifique de la lutte de classes.

Bien que la première de ces deux positions apparaisse souvent comme grotesque aux yeux des femmes qui ont fait et font constamment l'expérience de la lutte politique générale, il semble bien que les femmes qui la partagent, faisant partie du mouvement féminin global, représentent un symptôme extrêmement important pour comprendre le degré d'exaspération qui caractérise des millions de femmes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du mouvement.

Elles caractérisent leur lesbianisme dans les termes suivants (nous faisons référence aux témoignages exprimés par les congrès du mouvement en Angleterre et aux Etats-Unis) : « Ce n'est pas que nous sommes davantage attirées par les femmes que par les hommes, c'est que nous ne pouvons plus tolérer d'avoir des relations avec les hommes ».

Or pour pouvoir comprendre cette exaspération, il faut avoir compris que, bien que dans la société précapitaliste l'autonomie de la femme est aussi entravée que celle de l'homme par les conditions générales de la production, les conditions de la production n'ont jamais détruit l'autonomie de la femme aussi complètement que dans la société capitaliste.

Autrement dit, dans la société précapitaliste, la femme participait, tout comme les autres membres de la famille ou de la communauté dans laquelle elle vivait, à la production sociale, et son travail était *toujours concrètement qualifié* : dans la mesure où il n'existait pas de salaire, sa position n'était pas substantiellement différente et séparée de celle de l'homme. L'avènement de la production capitaliste a exclu la femme de la production sociale.

Le Capital a détruit la famille et la communauté comme sites de la production ; il a, d'une part, déplacé et concentré toute la production dans les usines et dans les bureaux ; et, d'autre part, il a arraché les hommes à la famille en faisant d'eux des *travailleurs salariés*. Ainsi, les femmes, les enfants, les vieillards et les invalides, sont devenus des figures sans salaire, subordonnées aux hommes. En outre, le Capital a envoyé *les enfants à l'école*. Par là, la famille-communauté ancienne a cessé de constituer un site de la production et de l'éducation. *Les enfants* ont été séparés des *adultes*, les *femmes* des *hommes*.

Avant la société capitaliste, les enfants et les adultes partageaient les mêmes expériences communes, ils ne différaient les uns des autres que par la quantité plus ou moins importante de ces expériences, suivant leurs vies plus ou moins longues. Mais il n'y avait pas de fracture entre l'expérience des enfants et celle des adultes, pas plus qu'entre celle des hommes et celle des femmes.

Or, il est important de se pencher sur cette séparation des enfants par rapport aux adultes pour comprendre la portée et le sens de la séparation entre l'homme et la femme, et pour saisir de quelle

manière l'organisation des luttes par le mouvement général des femmes ne peut que viser, dans ses manifestations de subversion les plus violentes, la recomposition de tout ce que le Capital a séparé.

Les analyses consacrées à l'école ces dernières années, grâce en particulier à l'essor du mouvement étudiant, ont correctement cerné l'école en tant que lieu de discipline idéologique et de formation de la force-travail.

Ce qui a peut-être été négligé, du moins partiellement, est tout ce qui précède ces effets idéologiques – à savoir les cris désespérés des enfants le premier jour d'école maternelle, lorsqu'ils se trouvent déposés dans une salle de classe et que leurs parents partent.

Et pourtant, c'est ici que toute l'histoire de l'école commence.

Et c'est totalement faux que les enfants de l'école primaire sont ces petits monstres que seul l'objectif des transports gratuits – d'ailleurs insufflé par les adultes – peut rapprocher des étudiants de l'école secondaire.

Les enfants d'ouvriers qui vont à l'école primaire ont déjà la conscience du fait que l'école est en train de les dresser en quelque sorte contre leurs parents, et ils opposent une résistance conséquente à l'étude et à l'éducation.

C'est cette même résistance que l'on trouve chez les enfants noirs, qui sont du coup presque tous enfermés dans des écoles spéciales. Tant l'enfant issu de la classe ouvrière que l'enfant Noir voient dans l'enseignant quelqu'un qui veut leur apprendre des choses hostiles à leurs pères et mères.

Un autre effet de cette coupure d'avec la famille qui commence à l'école maternelle est le fait que, lorsque les enfants des classes prolétariennes arrivent à l'Université – dans les rares cas où ils peuvent y accéder – ils sont tellement corrompus qu'ils deviennent incapables de parler avec leurs propres parents, ils sont devenus des êtres sans racines.

Les enfants issus de la classe ouvrière sont donc les premiers à résister instinctivement à l'éducation des écoles, mais leurs parents les forcent à aller à l'école parce qu'ils souhaitent que leurs enfants reçoivent une éducation capable de leur épargner une vie soumise à la chaîne de montage.

Si un enfant d'une famille ouvrière manifeste des dons particuliers par rapport aux études, toute sa famille concentre sur lui toute son attention, lui offre les meilleures conditions de vie, tout en sacrifiant les autres enfants, afin que ce seul enfant-là les arrache tous à la classe à laquelle ils appartiennent.

C'est par ce biais que le Capital opère à travers les espoirs des parents, l'aide des parents, afin de discipliner la nouvelle force-travail.

En Italie, les parents arrivent encore à amener leurs enfants à l'école – on ignore pourtant dans quelle mesure.

Mais la révolte des enfants contre l'étude est de plus en plus répandue, bien qu'elle n'ait aucune forme d'organisation. Tout comme la révolte des femmes est de plus en plus répandue bien qu'elle ne soit pas entièrement inscrite dans des formes organisées.

Au fur et à mesure que grandit chez les enfants la résistance contre l'éducation, grandit aussi le refus à l'égard de *l'évaluation que le Capital impose de leur classe d'âge*. Il est bien connu que les enfants veulent s'approprier tout ce qu'ils voient. Cela signifie qu'ils n'ont pas compris qu'il faut payer pour avoir les choses, qu'il faut avoir un salaire pour pouvoir payer, et qu'il faut donc être des adultes. Il est justement très difficile de leur expliquer tout cela.

Mais quelque chose est en train de se passer chez les nouvelles générations : il devient de plus en plus difficile de leur expliquer à quel moment on devient adultes. Car c'est eux qui sont en train de nous expliquer cela : des gamins de six ans ont déjà connu des affrontements avec les chiens des flics. Dans le Sud de l'Italie, lors des révoltes, les enfants ont toujours fait les mêmes choses que les adultes.

Jonathan Jackson avait 17 ans. Des cas pareils ne se produisent pas par hasard. Le 1 juin 1971, le deuxième page du *Times* relatait ces propos issus d'une réunion d'enseignants portant sur un enseignant qui avait frappé un élève : « Il est désormais impossible de donner une discipline ces éléments irresponsables qui sont partout et qui ont l'intention évidente de saper toute forme

d'autorité sociale... » ; « Il s'agit d'une conspiration visant à détruire les valeurs sur lesquelles notre civilisation est bâtie et dont nos écoles comptent parmi les principaux piliers ».

On a voulu rappeler rapidement ces choses à propos des comportements de révolte de plus en plus diffus chez les enfants et les adolescents, en particulier ceux qui sont issus de la classe ouvrière et des populations Noires parce que nous croyons qu'on a affaire là à des phénomènes étroitement liés à l'essor du mouvement des femmes et que le mouvement des femmes devrait leur accorder beaucoup d'attention.

On a affaire là à la révolte des exclus, de ceux qui ont été séparés et qui veulent vivre ensemble de nouveau.

Les femmes et les enfants ont été exclus.

La révolte des uns est un symptôme de l'exaspération et de la révolte des autres.

Dans la mesure où le Capital a saisi *l'homme* en faisant de lui un *travailleur salarié* il a engendré une *scission* entre cet *homme salarié* et *toutes les autres figures* qui ne participent pas à la *production sociale*, sont par conséquent dépourvues de salaire et sont du coup privées de toute autonomie.

Le Capital a produit la différence entre l'oppression et l'exploitation. Les *enfants* ont été enfermés dans l'école et forcés à recevoir *une seule et unique forme d'éducation*. La femme a été isolée dans le foyer, forcée à accomplir un travail *non qualifié, coupé* du cycle de la *production sociale*, figé dans des *conditions précapitalistes* d'exercice concret, *jamais* payé par un salaire. En parlant de « conditions précapitalistes d'exercice » nous ne visons pas que les femmes qui manient un balai : il est décisif de comprendre que la plus moderne des cuisines américaines ne garde rien du développement technologique actuel, mais relève toujours de techniques remontant au XIXe siècle.

Ainsi, l'avènement du mode de production capitaliste a détruit toute autonomie de la femme, laquelle a été ségréguée dans une condition d'isolement, enfermée dans la cellule du ménage, rendue entièrement dépendante de l'homme. C'est ici que commence l'histoire de l'incapacité des femmes à accomplir toute une série de gestes, à comprendre une série de choses. C'est une histoire qui ressemble à celle des classes spéciales et des écoles pour débiles : dans la mesure où la femme a été exclue de la production sociale et a été isolée dans le foyer, elle a été privée de toute possibilité d'une existence sociale et par conséquent des connaissances et de l'éducation relevant de la pratique sociale.

Au contraire, la femme a développé une série de qualités et d'habitus qui ont fini par être considérés comme typiquement féminines, et qui rappellent ces histoires sur des bizarres individus qui sont nés avec des dons artistiques tandis que d'autres en sont dépourvus. La destruction de la femme en tant que personne n'a jamais été aussi liée que dans le capitalisme à la mutilation de son intégrité physique.

Les sexualités féminine et masculine ont toujours été inscrites dans une série d'articulations, régimes, conditionnements. Mais elles avaient connu également des méthodes efficaces pour régler les naissances – des méthodes qui ont mystérieusement disparu depuis.

Le Capital construit la famille en tant que structure « nucléaire » et rend par là-même la femme subordonnée vis-à-vis de l'homme, dans la mesure où elle ne participe pas à la production sociale et ne peut donc pas se présenter en tant qu'individu autonome sur le marché du travail et dans le cycle de la production sociale ; ce processus finit par castrer toutes ses possibilités d'invention et de développement liées à l'activité laborieuse, tout en castrant aussi toute expression d'autonomie sexuelle, psychologique, émotionnelle.

Comme on vient de le rappeler, une telle mutilation de l'intégrité physique – du cerveau jusqu'à l'utérus – de la femme est sans précédent. Participer collectivement à la construction de trains, avions, voitures et agiter pendant des siècles le même balai dans les mêmes mètres carrés de la cuisine *sont des choses très différentes*.

Ce que nous visons n'est pas l'invocation d'une gestion partagée entre hommes et femmes de la construction des avions. Nous voulons réaffirmer la différence entre deux histoires vis-à-vis de tous ceux qui ne veulent pas comprendre les différences qui traversent les formes actuelles des luttes. La

femme subit aussi l'expropriation complète de la fonction sexuelle en tant qu'expression personnelle qui est renversée en fonction reproductive de l'espèce – c'est-à-dire de la force-travail.

Les mêmes remarques qui portaient sur le niveau technologique des services domestiques valent aussi pour la recherche sur les anticonceptionnels qui a été complètement négligée jusqu'à ces toutes dernières années, alors que l'obligation de faire des enfants a pesé sur les femmes, en s'articulant aussi sous la forme de l'interdiction concrète de l'avortement là où les techniques anticonceptionnelles les plus basiques échouent (ce qui est plus que prévisible).

Par cette mutilation générale de la figure de la femme, le capital a commencé à construire le « rôle des femmes » et a rendu l'homme au sein du foyer le médiateur et le gérant de cette mutilation.

En ce sens, l'homme a été, en tant que travailleur salarié et chef de la famille, l'instrument spécifique de cette forme spécifique d'exploitation qu'est l'exploitation féminine.

Par là, il devient possible d'expliquer jusqu'à quel degré de dégénérescence est arrivé le rapport homme-femme, à cause justement de la scission que le système a produite entre les hommes et les femmes, tout en subordonnant celle-ci comme un objet (certains parlent de « complément ») de l'homme ; par là, il devient possible d'expliquer la diffusion au sein du mouvement des femmes de mouvances de femmes qui veulent mener une lutte contre les hommes en tant que tels et qui n'ont plus la force de soutenir la moindre relation sexuelle avec les hommes, laquelle finit par s'avérer toujours frustrante.

Nous croyons qu'il faut tenir compte de ces réalités, et que ces mouvances ont été et restent toujours importantes pour le mouvement en tant que tel car elles affirment l'urgence de retrouver la spécificité de la lutte des femmes et de clarifier d'abord jusqu'au bout tous les aspects et la situation générale de l'exploitation féminine.

Nous pouvons maintenant commencer à nous libérer d'un présupposé que l'orthodoxie marxiste, depuis le *Capital* de Marx jusqu'à l'idéologie et à la praxis de tous les partis dits marxistes, ont toujours considérée comme une évidence : le présupposé selon lequel la femme, en tant qu'elle est exclue de la *production* sociale, du cycle organisé socialement [de la production] est aussi exclue de toute *productivité* sociale. Ainsi, la femme a toujours été vue comme une personne psychologiquement subordonnée, extérieure à la production, *fournissant essentiellement des valeurs d'usage au sein du foyer*.

Telle reste la perspective de Marx, lorsqu'il disait, en observant le destin des femmes travailleuses, qu'elles auraient été plus heureuses en restant au foyer. Ce « rester au foyer » est considéré encore aujourd'hui comme une vie plus saine du point de vue morale, mais le statut et la fonction de ce rôle de femme au foyer n'est jamais analysé. Engels fit remarquer que les épouses des ouvriers du coton du Yorkshire, qui étaient impliquées elles aussi dans la production, étaient bien plus libres du point de vue sexuel et que les hommes les aidaient dans les activités domestiques : il ajoute pourtant qu'elles étaient des cuisinières assez mauvaises. Au contraire, dans le Lankshire, qui est une zone minière, les femmes ne participaient que très peu à la production du charbon, mais faisaient mieux la cuisine (elles étaient aussi beaucoup plus soumises sexuellement).

Autrement dit, la question féminine n'a jamais été interrogée par les hommes.

Ce qu'il faut dire clairement est que le travail « brut » que les femmes accomplissent au foyer n'a pas qu'une valeur d'usage, mais aussi une valeur d'échange bien déterminée – mais il faut surtout dire clairement que *la totalité du rôle de la femme en tant que personnalité subordonnée à tous les niveaux – psychologique, physique et professionnel – a eu et garde toujours une valeur d'échange* ; autrement dit, toute la construction de ce rôle a occupé et occupe une place bien précise dans la division capitaliste du travail, dans le développement de la productivité sociale en tant que fin poursuivie par le système.

Essayons d'analyser d'une manière plus précise ce rôle de la femme en tant que source de productivité sociale :

D'abord, au sein de la *famille* :

A) Il a été affirmé à plusieurs reprises que la femme, à travers son *travail domestique*, ne produit aucune plus-value : c'est le contraire qui est vrai – que l'on songe à la quantité immense de service sociaux que l'organisation capitaliste transforme en activités privées en les imposant à la femme au sein du foyer. Le travail domestique n'est nullement féminin. Aucune femme ne s'accomplit ni s'épuise davantage qu'un homme en nettoyant les carrelages, la vaisselle, etc. On a affaire à des services sociaux dont la fin est la reproduction de la force-travail ; et c'est en conservant cette structure sociale que le capital a réussi à imposer à la femme au sein de la famille ces services – c'est afin justement de ne pas soustraire au profit net l'équivalent (coût) de ces frais de production et de reproduction de la force-travail qu'il rend impossible une inscription consistante des femmes sur le marché du travail. Les femmes au foyer sont toujours nécessaires et le capital a toujours besoin de la famille.

A ce niveau-là du développement – je fais référence à l'Europe et en particulier à l'Italie – le capital préfère toujours importer plusieurs millions d'hommes à titre de force-travail et de laisser sagement les femmes au foyer.

Et les femmes *sont utiles au foyer* non seulement parce qu'elles accomplissent *sans salaire et sans grève les services domestiques*, mais aussi parce qu'elles pourront s'occuper des chômeurs frappés par les crises et expulsés du travail.

La famille, ce ventre maternel toujours accueillant, est la meilleure garantie contre la transformation des chômeurs en quelques millions de marginaux bagarreurs.

Les partis du mouvement ouvrier ont soigneusement évité de problématiser le travail domestique. La femme a toujours été poussée par les partis ouvriers à projeter sa libération dans un avenir hypothétique. En réalité, toute priorité classiste a figé la subalternité et l'exploitation des femmes à des degrés de plus en plus élevés.

La proposition concernant une retraite accordée aux femmes au foyer (pourquoi donc on ne leur accorderait pas aussi un salaire ?!) ne fait que manifester la volonté de ces partis d'institutionnaliser la condition de femme au foyer.

Or il est tout à fait évident que personne parmi nous ne croit que l'émancipation, la libération, se produisent à travers le travail. Le travail, c'est toujours du travail, tant au foyer qu'en dehors de lui. L'autonomie à travers le salaire signifie être un individu à part entière mais uniquement du point de vue du capital, elle représente ainsi la destruction de toute autonomie personnelle. Mais le fait de ne pas recevoir de salaire, alors même que l'on produit dans un monde organisé par le capital, et la figure du patron se cachant derrière celle du mari, qui est censé être le seul destinataire du travail domestique, attribuent au travail au foyer un visage ambigu, esclavagiste.

L'époux, les enfants avec leur participation affective, avec leur chantage fondé sur les affects, deviennent les principaux surveillants, les premiers contremaîtres, dans cette espèce de travail.

Le mari tend à continuer la lecture de son journal et à attendre que le repas soit prêt alors même que sa femme aussi travaille comme lui en dehors du foyer et rentre au foyer à la même heure que lui. Il est bien clair que la spécificité de cette exploitation qu'est le travail au foyer demande une spécificité de la lutte, la lutte féminine justement, et ce même dans le cadre de la famille.

D'ailleurs, si on n'assume pas jusqu'au bout que cette famille-là est justement un pilier de l'organisation capitaliste du travail, si on commet l'erreur de la considérer comme une superstructure destinée à se transformer au fil des différentes étapes de la lutte des classes, on ne pourra faire qu'une révolution boîteuse, qui reproduira en l'aggravant une contradiction fondamentale de la lutte des classes servant directement le développement capitaliste. Ainsi, nous ne ferons que reproduire l'erreur qui consiste à nous considérer nous-mêmes comme des femmes au foyer productrices de valeurs d'usage.

Mais c'est sur ce point que la dénonciation du travail domestique en tant que travail productif ouvre toute une série de questions en ce qui concerne les objectifs et les formes de la lutte.

En effet, la demande immédiate qui découlerait de cette dénonciation – « Donnez-nous un salaire ! » – risque de se présenter comme la volonté d'institutionnaliser cette condition d'esclavage qui appartient au statut de la femme au foyer, et de fonctionner ainsi comme un objectif bien peu

mobilisateur. Sans compter le peu d'espoir qu'on peut avoir à propos d'un salaire domestique qui ne serait pas que purement symbolique, étant donné que les économistes les plus attentifs aux bizarreries des mouvements contemporains ont très promptement calculé sa valeur à environ 150 milliards de livres.

Le problème reste d'explorer des formes de luttes qui ne laissent pas les femmes rivées à leurs foyers, en les mobilisant uniquement par quelques manifestation en centre ville, tout en attendant un salaire insuffisant pour payer quoi que ce soit – des formes de lutte qui, au contraire, brisent d'emblée toute cette structure du travail domestique, en le refusant immédiatement, à travers le refus de son statut de femme au foyer, du foyer comme ghetto renfermant toute son existence. Car le problème ne consiste pas uniquement à ne plus accomplir toutes ces tâches-là, mais principalement à briser ce rôle.

Renverser d'emblée le rapport entre le temps consacré au travail domestique et le travail non consacré au travail domestique. Il n'est pas nécessaire de repasser les draps ou les rideaux, de nettoyer parfaitement les carrelages ni d'enlever la poussière tous les jours. Pourtant, d'innombrables femmes continuent de faire tout cela. Ce n'est évidemment pas parce qu'elles seraient bêtes – que l'on songe à la comparaison déjà esquissée avec les écoles spéciales – mais parce que ce n'est que dans ces travaux-là qu'elles peuvent réaliser une identité à elles, car, comme on vient de le voir, la production capitaliste les a exclues du processus de la production sociale.

Ce qui ne signifie nullement qu'elles ne sont pas des travailleuses productives. En réalité, ce n'est pas que les services fournis au foyer qui rendent productif le rôle des femmes, bien que l'accomplissement de ces tâches appartienne aujourd'hui essentiellement au rôle féminin. Mais le capital pourrait améliorer ces services par la technologie. Ce qu'il ne veut pas faire est, pour le moment, de faire voler en éclats le statut de la femme au foyer en tant que pivot de la famille dite « nucléaire » : donc, c'est inutile d'attendre l'automatisation des travaux domestiques, qui ne se réalisera jamais. Puisque la conservation de la famille nucléaire est incompatible avec l'automatisation de ces services. Leur automatisation effective impliquerait, de la part du capital, la destruction de la famille : autrement dit, pour pouvoir réellement automatiser, il faut d'abord socialiser.

Mais nous connaissons très bien la réalité des socialisations capitalistes. Elles sont toujours exactement le contraire de la Commune de Paris.

Reprenons le fil de notre discours : les femmes au foyer tendent vers une forme de perfectionnisme professionnel à travers l'identification au foyer. Que l'on songe à la phrase trop célèbre : si l'on veut, dans un foyer il y a toujours du travail à faire.

Ces femmes ne voient rien en dehors de leur foyer, puisque la condition de la femme au foyer en tant que forme de travail précapitaliste et par conséquent l'idée de féminité qui a été construite sur ces bases font en sorte que le monde, les autres, l'organisation du travail dans sa totalité, leur apparaissent comme quelque chose d'opaque et d'essentiellement inconnu et de non vécu, qui reste caché derrière le mari qui, lui, sort tous les jours du foyer et se confronte avec ce quelque chose d'opaque.

Ainsi, quand nous disons que les femmes doivent renverser ce rapport entre le temps du travail domestique et le temps du travail non-domestique, et commencer à sortir du foyer, nous voulons dire que les femmes doivent partir de cette volonté de briser le rôle de la femme au foyer pour commencer à rencontrer d'autres femmes, non plus comme des copines ou des voisines de palier, mais d'abord comme des camarades au travail, en brisant toute rivalité féminine traditionnelle pour reconstruire une *solidarité féminine*.

Solidarité commune contre le travail commun. De même, cesser de rencontrer le mari et les enfants en tant que femme au foyer, donc autour de la table à manger après leur retour du travail en dehors du foyer.

Tout lieu de lutte extérieur au foyer se prête, justement parce que toute l'organisation capitaliste suppose l'existence du foyer, à une offensive féminine possible ; ainsi, les assemblées d'usine, les assemblées étudiantes, sont autant de lieux légitimes pour la lutte féminine et par conséquent de

rencontre et d'affrontement entre hommes et femmes tous considérés comme des individus, et non comme maman papa enfants – d'où la possibilité qu'ouvre cette rencontre de faire éclater au grand jour les contradictions, les répressions, les frustrations que le capital a voulu concentrer au sein de la famille.

Que les femmes demandent lors d'une assemblée d'ouvriers que le travail nocturne soit aboli parce que la nuit on veut faire l'amour et non seulement dormir, et que ce n'est pas pareil faire l'amour le jour surtout si c'est la femme qui travaille pendant les heures diurnes – cette demande veut dire affirmer son intérêt féminin, autonome et subjectif, contre l'organisation du travail, tout en refusant de rester les mamans insatisfaites du mari et des enfants.

Rencontrer ses enfants dans une AG étudiante veut dire les découvrir comme des individus qui prennent la parole au milieu d'autres individus, et se présenter devant eux en tant qu'individus.

Pratiquement toutes les femmes ont accouché ou pratiqué l'avortement. Il n'y a pas de raison pour qu'elles ne puissent pas exprimer leur point de vue en tant que femmes avant de le faire comme étudiantes dans un AG à la Faculté de médecine.

Bref, ce qui importe le plus est justement cette explosion du mouvement en tant qu'expression de la spécificité des intérêts des femmes, qui ont été jusqu'ici refoulés par l'organisation capitaliste de la famille et qu'il faut affirmer dans tous les lieux qui impliquent précisément l'étouffement de ces intérêts, et ce parce que l'exploitation générale n'a pu être mise en place qu'à travers la médiation spécifique de l'exploitation féminine.

Il faut donc récupérer, en tant que mouvement des femmes, toute la spécificité de la place qu'occupe cette exploitation, récupérer toute la spécificité de l'intérêt des femmes dans la gestion des luttes.

Toute occasion est bonne pour faire cela.

Les femmes au foyer des familles qui ont perdu leur logement peuvent rétorquer que le travail au foyer a plus que compensé les mois de loyer impayés (à S. Donato Milanese de nombreuses familles ont déjà adopté cette forme de lutte).

L'électroménagère est une très belle invention, mais pour en construire un grand nombre il faut beaucoup de temps et de travail de la part des ouvriers ; la nécessité d'acheter toutes ces machines avec un seul salaire pèse lourdement, et implique que c'est la femme au foyer qui devra toutes les gérer, ce qui finit par figer par l'automatisation sa condition et son statut de femme au foyer.

Ainsi, il est possible de commencer à expérimenter et à proposer des formes de vie nouvelles, plus communautaires, que fait découvrir la lutte générale, et dans lesquelles tous ces services sont organisés par des solutions plus sociales, brisant la famille comme ghetto. Le problème n'est pas d'avoir une cantine ouverte.

N'oublions pas que le capital fait d'abord Fiat et ensuite la cantine, d'abord la Maison des étudiants et ensuite la cantine.

Demander l'ouverture d'une cantine dans son quartier sans faire le lien avec la pratique générale des luttes contre l'organisation du travail, contre le temps de travail, risque de donner vie à une nouvelle fuite en avant qui soumettrait les femmes dans le quartier à des travaux très alléchants uniquement pour avoir après la possibilité de manger à midi un repas merdeux, tous ensemble à la cantine !

Ce n'est pas cette cantine que nous voulons, et les crèches non plus ! Nous voulons *aussi* des cantines, et des crèches, et des machines à laver et des lave-vaisselle, mais nous voulons aussi pouvoir manger à quatre quand nous en avons envie, et avoir plus de temps à consacrer aux enfants, aux vieux, aux malades ; et comme pour avoir plus de temps il faut travailler moins, avoir plus de temps à passer avec les hommes implique moins de travail aussi pour les hommes ; et avoir plus de temps pour rester avec les enfants, les vieux et les malades ne veut pas dire pouvoir passer en catastrophe à la crèche/dépôt ou à la maison de retraite ou au mouvoir des invalides – avoir plus de temps à consacrer à tout cela veut dire que nous, qui sommes les premières à avoir été exclues, eh bien nous luttons pour que toutes ces personnes aussi exclues que nous, enfants vieux invalides, puissent participer de la richesse sociale en restant avec nous et avec les autres hommes, au milieu

de nous tous, avec la même autonomie que nous voulons pour nous-mêmes, parce que leur exclusion du processus social de la production, de la vie sociale, a été créée, tout comme la nôtre, par l'organisation capitaliste de la production.

Ainsi, nous refusons le travail au foyer en tant que travail féminin – un travail imposé que les femmes n'ont pas créé elles-mêmes et qui ne leur a jamais été payé, un travail que nous avons été forcées à gérer à travers des cadences absurdes (12-13 heures par jour) afin de nous river au foyer.

Sortons du foyer ! Refusons le foyer pour rejoindre les autres femmes dans la lutte contre toutes les situations qui impliquent l'enfermement des femmes au sein du foyer. Pour renouer avec toutes les situations qui enferment les gens dans des ghettos. Quitter le foyer est déjà une forme de lutte car tous ces services sociaux ne seront plus fournis dans ces conditions, et tous les travailleurs demanderont au capital de se charger de leur accomplissement. Et ce avec d'autant plus de violence que ce refus du travail domestique de la part des femmes sera violent, déterminé et de masse.

La famille ouvrière est le maillon de la chaîne le plus ambigu et difficile à briser. Car elle représente la force de l'ouvrier, le soutien de l'ouvrier mais aussi, et pour cette même raison, le soutien du capital. Il faut néanmoins que les femmes ouvrières mènent jusqu'au bout leur lutte.

Quitter le foyer est une forme de lutte, nous l'avons dit. Nous devons être prêtes, pour atteindre immédiatement cet objectif, à changer totalement la manière de s'habiller, à oublier le fer à repasser, les carrelages étincelants et tout le reste.

Il ne s'agit que de points minimaux, mais ce qui importe est de devenir conscientes que, si l'on persiste à considérer comme évidents et nécessaires tous les travaux domestiques habituels on n'arrivera jamais nulle part. Les rencontres avec d'autres femmes travaillant au foyer ou dehors nous permet de saisir d'autres occasions pour la lutte.

Dans la mesure où notre lutte est une lutte contre le travail, elle s'inscrit dans la lutte générale que les hommes mènent contre le travail. Mais, dans la mesure où l'exploitation du travail domestique a eu toute une histoire spécifique liée à la subsistance du noyau familial, cette lutte aussi a une trajectoire spécifique qui passera par la destruction de la famille nucléaire tel qu'elle a été construite par l'ordre capitaliste.

Mais le rôle des femmes dans la famille ne consiste pas qu'à fournir des services sociaux non payés. Comme nous le disions au début de ce texte, l'enfermement de la femme, sa réduction à une fonction complémentaire, subordonnée à l'homme au sein de la famille, ont eu comme présupposé la mutilation de son intégrité physique.

La femme a été forcée – en Italie, avec la collaboration efficace de l'Eglise catholique, qui l'a toujours considérée comme un être inférieur – à subir d'abord l'abstinence pré-matrimoniale, ensuite une sexualité réprimée ne visant que la procréation obligatoire. Ainsi, a été créé un rôle de « mère héroïque et épouse heureuse » dont la sexualité se réduit à une sublimation totale, et dont la fonction consiste essentiellement à être le réceptacle des expressions émotionnelles d'autrui, le paratonnerre des antagonismes au sein de la famille.

L'idée que la femme doit revêtir le rôle d'un réceptacle jusque dans les fonctions sexuelles n'est qu'une définition plus précise de la frigidité féminine. Or c'est justement cette passivité de la femme dans la famille qui devient productive : premièrement, dans la mesure où elle devient ainsi à la fois l'objet sur lequel se décharge l'oppression du travail que l'homme rencontre en dehors du foyer, et le sujet sur lequel l'homme peut exercer l'angoisse de pouvoir que la domination de l'organisation du travail déclenche en lui – si bien que la femme devient productive pour l'organisation capitaliste en ce sens précis qu'elle permet de soulager les tensions sociales ; deuxièmement, la femme devient productive justement dans la mesure où la frustration générale de son autonomie personnelle fait qu'elle sublime cette frustration à travers une série de besoins incessants dont le centre de réalisation reste toujours le foyer.

Forcer la femme à s'identifier au foyer fait qu'elle devient *le ressort d'une série de consommations* qui constituent la version consumériste du professionnalisme perfectionniste.

La manie de remplir frénétiquement la maison d'objets inutiles et d'en acheter sans cesse des nouveaux est un acte équivalent à celui de repasser les linges, les mouchoirs et les serviettes. Il ne

nous appartient pas de dire aux femmes comment elles doivent remplir leur maison. Personne ne peut définir les besoins des autres à la place des intéressés. Mais il nous importe d'organiser la lutte par laquelle ces sublimations disparaîtront.

Dans cette manière de remplir une maison refait surface la rivalité entre les femmes dans la mesure où le foyer est vu comme un « noyau » contre un autre « noyau ». Il devient nécessaire d'avoir plus d'objets, ou d'objets meilleurs, par rapport aux voisines ou aux copines dans la mesure où le fait d'avoir une maison plus propre et mieux rangée qu'elles est une source de fierté.

Ainsi, la femme fait de la famille et du foyer un horizon de consommations, de besoins sublimés ; c'est ainsi qu'elle devient productive, fonctionnant suivant les règles de l'organisation. Mais ce qui est plus grave est que cette sublimation empêche la recomposition d'un intérêt de classe dans la mesure où elle :

- 1) ne reconstitue pas un rapport de solidarité entre les femmes à la place de la rivalité ;
- 2) dirige la demande, la lutte pour les richesses contre le salaire du mari et non contre le patron capitaliste.

Il y a un troisième aspect du rôle de la femme dans la famille : à cause de la mutilation de la personnalité dont il a déjà été question, la femme devient la figure répressive et disciplinaire principale vis-à-vis des autres membres de la famille, aux niveaux idéologique et psychologique, en dressant des « sujets » et des « petits chefs » comme le fait l'institutrice à l'école. Ce n'est pas par hasard que des comités parents-enseignants ont été institués. Or, sur la base de tout ce qu'on vient de dire, et sans vouloir rentrer dans les méandres des dynamiques psychologiques, il nous suffira d'avoir cerné et esquissé les traits de cette productivité féminine domestique qui passe par le rôle domestique générale de la femme (outre notamment le travail domestique dont elle se charge gratuitement). Nous affirmons ainsi que la démarcation passe par l'exigence de briser ce rôle qui veut diviser les femmes en les enfermant chacune dans son foyer comme la chenille dans son cocon, qui est prisonnière de son propre travail, dans lequel elle meurt pour laisser le capital de jouir de sa soie. Refuser tout cela implique pour les femmes au foyer de se reconnaître aussi comme une fraction des classes laborieuses, car les femmes ne sont pas une classe, mais *les femmes au foyer sont aussi la fraction d'une classe : la plus exploitée en tant que fraction non payée.*

Leur position dans la lutte générale des femmes est décisive dans la mesure où elle sape le fondement de l'organisation capitaliste actuelle : la famille.

Ainsi, tout objectif tendant à récupérer l'individualité de la femme contre cette figure complémentaire universelle qu'est la femme au foyer mérite d'être visé en tant qu'objectif subversif face à la productivité capitaliste de ce rôle des femmes.

De même, tous les objectifs utiles pour rendre à la femme l'intégrité de ses fonctions physiques fondamentales, notamment la fonction sexuelle, qui a été la première à être niée avec l'invention au travail, doivent être visés avec la plus grande urgence.

Ce n'est pas par hasard que la recherche sur les méthodes anticonceptionnelles s'est développée avec un très grand retard, et que l'avortement est interdit pratiquement partout dans le monde, ou accordé uniquement à titre thérapeutique.

Intervenir d'abord sur ces aspects n'est pas faire du réformisme facile. La gestion capitaliste de ces rapports reproduit sans cesse la discrimination de classe et spécifiquement la discrimination féminine. Pourquoi les femmes prolétariennes, les femmes non blanches, sont utilisées comme des cobayes dans ces recherches ? Pourquoi le problème des méthodes anticonceptionnelles continue à être posé comme un problème spécifiquement féminin ?

Commencer à lutter pour renverser la gestion de ces rapports veut dire agir à la fois sur le terrain de la lutte des classes et sur un terrain spécifiquement féminin, et rattacher ces luttes à la lutte contre la maternité vue comme une responsabilité exclusivement féminine, contre le travail domestique considéré comme du travail féminin, et à la limite contre tous les modèles que le capital présente comme des paradigmes de l'émancipation des femmes, et qui ne sont en fait que des ersatz ratés des rôles masculins veut dire lutter contre la division et l'organisation capitalistes du travail.

Les femmes doivent redécouvrir leurs possibilités concrètes, qui ne consistent pas à recoudre les chaussettes ou à devenir des capitaines de long cours.

Plus précisément : elles peuvent très bien exercer entre autres ces activités, mais la situation qui est faite à toutes ces choses aujourd'hui est entièrement interne à l'histoire du capital.

C'est toujours le capital qui parfois laisse qu'un Noir enseigne à l'Université pour montrer que tous les Noirs peuvent enseigner à l'Université. Mais les Noirs ne souhaitent pas enseigner dans une Université faite par les Blancs.

On dirait parfois qu'il n'ait jamais existé une seule femme géniale. Essentiellement, des femmes géniales ne pouvaient pas surgir dans la mesure où elles étaient exclues du progrès social et n'avaient donc pas les moyens d'exercer leur talent.

Freud a dit que toutes les femmes sont frustrées depuis leur naissance à cause de l'absence du pénis. Il a oublié d'ajouter que ce sentiment de frustration commence lorsque la femme se rend compte que la possession du pénis implique la possession du pouvoir. Il a surtout oublié que c'est le capital qui a donné au pénis son pouvoir lorsqu'il a séparé l'homme de la femme.

C'est ici que commence notre lutte.